

Société Française de Musicologie

Review

Author(s): Julien Tiersot

Review by: Julien Tiersot

Source: *Revue de Musicologie*, T. 3, No. 1 (Mar., 1922), pp. 40-42

Published by: [Société Française de Musicologie](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/925716>

Accessed: 30-11-2015 08:59 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Société Française de Musicologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Musicologie*.

<http://www.jstor.org>

ment vient où il s'arrête au cours de ses hardiesses et n'ose pas en poursuivre les conséquences jusqu'au bout. Le volume est précédé par la reproduction d'une fine et expressive miniature d'Isabey.

J. T.

The English School of Lutenist Song Writers, transcribed, scored and edited from the original editions by EDMUND HORACE FELLOWES M. A. Mus. Doc. — **John Dowland**, *First Book of Aires*, 1597. — **Thomas Ford**, *Airs to the Lute, from Musike of Sundrie Kindes*, 1607. Londres, Winthrop Rogers, 1921.

C'est assurément une entreprise digne d'attention que la publication des œuvres vocales de l'école anglaise de luth. On ne saurait trop insister sur le haut intérêt, la portée musicale d'une pareille contribution à l'histoire du chant solo et à celle du luth. Elle est d'autant plus remarquable que le champ d'action de ces musiciens s'étend sur une période extrêmement courte, entre 1597 et 1612, dates du premier et du quatrième livre d'airs de John Dowland (1562-1625-6), le créateur du genre.

Au cours de ces quinze années furent publiés une trentaine de recueils, renfermant généralement chacun à peu près vingt morceaux.

Les onze premiers volumes de la nouvelle collection sont consacrés aux livres d'airs de John Dowland (1597, 1600, 1603), Thomas Ford (1607), Thomas Campian (1601), Francis Pilkington (1605), John Bartlet (1606), Philip Rosseter (1601). Le premier livre de Dowland, *The First Book of Songs or Ayres of foure parts with Tablature for the Lute*, etc., nous est connu dans sa forme polyphonique, par la réédition de la *Musical Antiquarian Society* (1884). A présent, cet ouvrage, comme celui de Ford, *Aries for 4 Voices to the Lute, Orphorion, or Basse-Viol*, etc., est présenté avec la participation du luth, accompagnant une voix détachée du tout, la partie supérieure.

A chaque morceau est jointe la reproduction originale de la tablature, surmontée de sa réalisation en notation, susceptible d'être jouée sur un instrument à clavier, clavecin ou piano, et d'y sonner fort bien, de sorte qu'on ne s'explique guère pourquoi le reviseur a cru bon d'établir une seconde version de chaque pièce, quelquefois transposée, avec un véritable accompagnement de piano. Il est vrai qu'il en donne les raisons à la préface générale. Certaines d'entre elles nous semblent, à vrai dire, assez confuses ; elles ne nous paraissent pas toujours répondre au but essentiellement pratique que s'est proposé l'auteur.

Quant à la musique de Dowland et de Ford, elle est charmante. On y constate un mélange heureux d'influences italiennes et de formes anglaises qui produisent, de ce fait, l'ensemble le plus intéressant.

M. L. PEREYRA.

NATALIE CURTIS BURLIN. — **Negro folk-songs**, New-York, Schirmer, 1918-19.
— **Songs and Tales from The Dark Continent**, *il.*, 1920.

Miss Natalie Curtis était, il y a quinze ans, une jeune fille américaine que des

raisons de santé avaient contrainte à un long séjour dans les contrées salubres des Etats-Unis où vivent des tribus d'Indiens autochtones. Vivement intéressée par les mœurs, les travaux, les chants des indigènes à la vie desquels elle avait été fortuitement amenée à mêler la sienne, elle employa les loisirs de sa convalescence à les étudier et prendre des notes. Je la vis après son retour à New-York, en 1906 : elle s'occupait alors de rassembler les matériaux qu'elle avait rapportés ; elle en fit le « Livre des Indiens » : *The Indians Book*, plein de documents, de reproductions, de textes et de notations musicales. Poursuivant dans cette voie, elle aborda plus tard l'étude des chants des nègres d'Amérique, puis de ceux du continent africain : les livres qu'elle consacra à ce nouveau sujet sont ceux qui font l'objet de la présente notice bibliographique. Ce dernier automne, étant devenue Mme Curtis-Burlin, elle vint à Paris, principalement dans l'intention d'y préparer une édition française de son grand ouvrage. Je la rencontrai dans une maison amie de la muscologie, où elle tint ses auditeurs sous le charme en leur présentant les exemples les plus caractéristiques des chants qu'elle avait recueillis dans l'autre continent et qu'elle savait mettre en valeur avec autant de bonne grâce que de sincérité. — Et, à quelques jours de là, cette personne cultivée et ornée de tant de dons divers, qui, au cours de sa jeune vie, était parvenue à surmonter tant de difficultés, qui avait tant couru le monde, était écrasée par une automobile sur une des voies de notre rive gauche, frappée à mort, nouvelle et déplorable victime de la vie trépidante d'aujourd'hui !

Les documents qui composent les deux recueils de musique nègre ont été rassemblés par Mme Curtis-Burlin à l'Institut Hampton, collège fondé en 1868, dans une ville de la Virginie, pour les nègres et les Indiens, et aujourd'hui prospère. Le premier de ces livres : *Negro Folk-songs*, est d'un caractère presque autant pratique que scientifique. Il reproduit d'abord les cantiques que les nègres, fort attachés aux pratiques de leur culte, chantent au cours de leurs cérémonies religieuses. Une deuxième partie donne des chants profanes : chansons de travail, pour les diverses opérations auxquelles donne lieu la récolte du coton ou celle du blé, berceuses, chansons de danse. La plupart de ces chants, surtout les cantiques, comportent une harmonisation vocale, dans laquelle il faut reconnaître l'influence de la musique européenne, mais par une application purement instinctive.

« Ces harmonies, m'a écrit Mme Curtis, sont improvisées par les ignorants chanteurs eux-mêmes. Je n'ai rien changé ni ajouté. J'ai fait l'enregistrement phonographique de chaque voix, et aussi de toutes les voix ensemble. Ce qui est le plus intéressant est de constater que ce talent primitif pour la polyphonie a ses racines dans les chants africains, que j'ai notés avec beaucoup de soin. Ce travail m'a presque cassé la tête (expression bien française) ; surtout, la notation des rythmes africains m'a rendue presque folle ! »

Le livre des « Chants et Contes du continent noir » est peut-être plus intéressant encore que le précédent, étant formé d'éléments moins influencés par la civilisation moderne. Ces éléments sont de deux provenances : d'une part les tribus indigènes des colonies portugaises de l'est Africain, d'autre part

celles du sud, Natal, Zoulouland. Mme Curtis les a recueillis de deux indigènes de ces pays, venus en Amérique pour étudier au Hampton Institute, et dont elle donne les noms (Kamba Simango et Madikane Cele). Le livre contient d'ailleurs une partie littéraire (contes) et ethnographique qui semble n'avoir pas moins de valeur que la partie musicale. Pour celle-ci, elle enrichit considérablement, sans les contredire, les quelques notions que nous possédons déjà sur la musique chez les nègres d'Afrique. Mme Curtis a été amenée à retrouver dans le centre de culture nègre de la Virginie des formules musicales dont les similaires nous avaient été à plusieurs reprises apportées à Paris par des nègres venus de leurs pays lointains : nous ne saurions entreprendre ici un travail comparatif sur ce sujet si intéressant ; sachons seulement que l'œuvre de Mme Curtis y ajoute une contribution précieuse, et renouvelons nos regrets qu'un auteur si averti ait été ainsi cruellement arrêté dans la continuation d'une œuvre qui avait été commencée sous de si heureux auspices.

JULIEN TIERSOT.

E. BORREL. — La réalisation de la Basse chiffrée dans les œuvres de l'École française au XVIII^e siècle. — In-8°, Editions de la Schola, 1920.

Les membres de la Société française de musicologie connaissent bien les études de M. E. Borrel sur la réalisation de la basse chiffrée : elles ont fait l'objet, dans une de leurs séances, d'une communication qui a été écoutée avec le plus vif intérêt. La présente brochure réunit les documents qui ont servi à son élaboration : citations de méthodes de musique ou d'instruments, de traités d'accompagnement et de réalisations musicales, s'étendant du milieu du XVII^e siècle jusqu'à l'année 1785. Il faut noter que cette étude s'applique uniquement à la musique française, à l'exclusion de la musique italienne, dont les principes sont sensiblement différents. Ceux qui s'intéressent à une question d'intérêt capital au point de vue de la restauration des anciennes œuvres trouveront là des directions et des règles dont ils ne pourront plus se passer.

J. T.

E. BORREL. — Contribution à l'interprétation de la musique française au XVIII^e siècle. — 61 pages in-8°, avec notations musicales. Paris, Bureau d'éditions de la Schola, 1916.

Cette brochure, déjà ancienne, comme la date l'indique (et, sur une autre page, elle est imprimée : 1914) a paru pendant la guerre, à une époque où l'auteur, mobilisé, était loin de France, et où tout le monde avait à penser à bien d'autres choses. Il ne faut pourtant pas, malgré les conditions défavorables dans lesquelles il a été offert au public, qu'un travail de telle importance passe inaperçu. Le titre en indique exactement le sujet. Dans un premier chapitre, l'auteur apprend à reconnaître les mouvements des œuvres anciennes d'après la pratique des indications de mesure. Mais la majeure partie de l'ouvrage est consacrée à l'usage des agréments, principalement dans la mu-